

Et tandis que le vaisseau prenait le large, emmenant loin du pays le *gars* breton dont le cœur restait amarré au rivage, dont Mathurin, dévorant sa colère, répétait d'une voix sourde :

Malheur à lui ! malheur à elle !

Chers lecteurs, si vous ne connaissez pas ces sites à la fois gracieux et grandioses qui bordent l'Océan, venez sur les côtes de la Bretagne, là où les vagues arrivent presque domptées et, de bourg en bourg, d'île en presqu'île, vous passerez ravis, vous demandant : Où donc jeter l'ancre ?

Dans une de ces oasis avaient grandi Hervé et Mathurin, tous deux orphelins, épaves arrachées à l'Océan... Ils n'étaient point frères, mais on les découvrit côte à côte, se tenant par la main : solennel et touchant contrat scellé dans la tempête, et qu'au pays on respecta toujours.

Aux pauvres petits naufragés, deux foyers s'ouvrirent : la veuve d'un pêcheur recueillit Mathurin, tandis que Le Bras, ancien garde-côte, ouvrait, tout en bongonnant, son excellent cœur à Hervé. En devenant des hommes, les deux enfants partagèrent leur amour entre leurs parents adoptifs et la mer sauvage qui leur avait tout pris.

De nouveau orphelin à dix-huit ans et resté seul sous le toit charitable qui l'avait abrité, Mathurin fut adopté une seconde fois par Hervé et par Marie-Anne, la gracieuse fille du vieux garde. Rien de plus touchant que leur parfaite union, et cependant, peu à peu, dans le cœur des deux jeunes gens s'insinuaient la jalousie... Avant l'éclatante rupture, qui donc l'eût soupçonné ?

— Hé bien ! Marie-Anne, te voilà encore toute songeuse, à quoi penses-tu, ma fille ?

— Mon père, je pense à nos pauvres marins, la mer est si mauvaise ! bien sûr, il va y avoir un orage terrible.

— Mais aucun de nos pêcheurs n'est en mer, que je sache ? à moins que cet enragé de Mathurin... mais non je viens de voir son bateau dans la rade... Ah ! était-il à la danse celui-là ! Ma foi ! je n'avais jamais vu, ici, la mer si démontée !

La jeune fille eut un long soupir et continua de regarder, par la fenêtre, les vagues déferlant au large.

Le Bras s'assit et parut lui-même rêveur. Au bout d'un moment :

— Ce Mathurin m'inquiète, il y a dans ses yeux quelque chose de sombre !...

— L'avez-vous rencontré, mon père ? demanda Marie-Anne, avec une soudaine animation dans le regard.

— Oh ! aperçu seulement, il m'évite avec trop de soin... Mais on m'a répété certains propos... vois-tu, ma pauvre enfant, ce n'est pas pour te faire des reproches, ce qui est passé est passé, mais tu as été bien imprudente !

La jeune fille baissa ses paupières sous lesquelles montaient de grosses larmes.

— Mon père, dit-elle, ne me rappelez pas ce souvenir... jamais, non, jamais plus je ne retournerai aux régates... J'ai souri à Hervé, c'est vrai, mais pour rien au monde je n'aurais voulu humilier Mathurin, je les aimais tous deux également.

— Oui, mais Mathurin était presque ton fiancé ; un peu ombrageux de sa nature, il s'est cru supplanté par ton frère adoptif et cela, il ne le lui pardonnera jamais.

— Oh ! mon Dieu ! et penser qu'Hervé va revenir...

— Allons, allons, assez causé de cela ! il ne faut pas se désoler, ils s'arrangeront peut-être.

— Oh ! mon père, vous savez bien que non, vous venez de le dire... et je n'épouserai pas Mathurin, maintenant, il me fait peur.

— Eh ! ce serait pourtant son meilleur remède, riposta Le Bras avec un rire forcé... ah ! les enfants ! les enfants !... Dis donc, fillette, la nuit vient, veille à la soupe, je vais faire un tour.

— Mon père, revenez bientôt, il y a de ces éclairs !...

Restée seule, la jeune fille, s'asseyant près du foyer pour attiser le feu, prit son chapelet ; ses yeux allèrent du portrait d'Hervé au crucifix : elle pria pour le frère dont le retour annoncé lui causait, à la fois, tant de bonheur et d'appréhension.

— Ohé ! Le Bras !... entendit-elle tout à coup.

Marie-Anne, en vraie fille des côtes, n'était pas peureuse ; reconnaissant, d'ailleurs, la voix, elle s'empressa d'ouvrir.

En même temps qu'un homme entra, le vent furieux s'engouffra dans la maison, et un violent coup de tonnerre se fit entendre :

— Mon père est sorti depuis un moment, dit la jeune fille, mais il ne peut tarder ; attendez-le ici, mon oncle, il fait si mauvais temps !

— Bah ! j'en ai vu bien d'autres... puisque ton père est dehors, je vais le rejoindre.

Et, coupant court aux instances de sa nièce, l'air préoccupé, le vieux marin ouvrit la porte en disant :

— Non, non, j'aime mieux être dehors ; bonsoir, ma fille, ne bouge pas ; les femmes, par ce temps-là, ça doit être dedans.

— Je pense que les hommes n'ont guère mieux à faire, se dit Marie-Anne, mon père devrait bien rentrer...

A quelques pas de sa maison, Le Bras était accosté par le marin.

— Je crains du malheur, dit celui-ci sans préambule.

— Qu'y a-t-il, mon vieux ?

— Je n'ai pas voulu le dire à ta fille, mais en passant près de la grève, j'ai entendu comme un appel.

— Et tu n'as rien vu !

— Dame ! je ne suis pas sûr, cependant, à la lueur d'un éclair, il me semble avoir aperçu quelque chose au large... tiens, écoute donc...

Un cri lointain, étouffé par la distance et le bruit des brisants contre les rochers, venait de parvenir aux oreilles des deux hommes. Et, tout à coup, un éclair déchirant le ciel.

— Nom de nom ! s'écria Le Bras, il y a une chaloupe à la mer... appelons du secours !

Quoique aveuglés par les éclairs, entravés par le vent, les deux hommes se pressaient. Mais d'autres avaient vu, entendu, le tocsin son nait... de tous côtés le secours allait venir.

Déjà, sur la jetée, un homme détache l'amarre d'un bateau, tandis que vingt voix lui crient :

— Ne va pas seul, Mathurin, attends-nous...

— J'irai seul, répond le jeune homme avec énergie, restez-là ; si vous me voyez disparaître, alors vous viendrez.

Admirable de sang-froid, Mathurin se laisse couler dans son bateau et, d'un fort coup d'aviron, le lance à temps pour empêcher une lame bondissant de le briser contre la jetée.

Un siècle s'écoule pour toutes ces poitrines haletantes ! Et du large, plus d'appel ; seul le double et lugubre grondement du ciel et de la mer.

Une lueur fantastique permet enfin d'apercevoir, pas loin de la côte, le bateau accostant la chaloupe. Soudain un cri terrible se fait entendre... Quel drame se joue entre deux existences, jouet sinistre de l'Océan ?...

D'un mouvement spontané, quatre se jettent dans un bateau, parmi eux, Le Bras et le vieux marin, incapables de soutenir plus longtemps la torture de l'attente. D'ailleurs, cette voix, le garde l'a reconnue : après tout, Mathurin est encore le frère de Marie-Anne.

Tandis qu'il pense à sa fille, non pour reculer mais pour se donner du cœur, elle, dévorée d'inquiétude, arrive et demande son père. On lui dit tout, parce qu'on la sait courageuse.

— Courons donc là-bas, s'écrie la jeune fille, il y en a d'autres, ne voyez-vous pas des torches ? Bien sûr, mon père abordera là...

Elle s'élance, tous la suivent, non sans de cruelles difficultés, car si l'orage s'éloigne, l'obscurité devient plus profonde.

Pendant ce temps-là, le bateau sauveur échouait, en effet sur la grève... Ah ! que ne suis-je peintre pour rendre le spectacle qui attendait Marie-Anne !

Sur le sable, côte à côte, deux hommes sont couchés, l'un, blanc comme l'écume des flots, l'autre, les yeux déjà fixes, perdant le sang par une large blessure à la tempe. Il n'a dit que ces mots :

Père... pour le sauver... vous le direz à Marie-Anne.

Puis il s'est évanoui, gardant dans sa main la main crispée d'Hervé...

Le recteur, penché sur eux, a prononcé les paroles de l'absolution. A genoux, perdu dans une contemplation douloureuse, Le Bras reste muet. Entendant le cri de sa fille, d'un geste désolée il lui montre ses deux frères, et, là-bas, les rochers, le courant maudit...

Oh ! Marie-Anne comprend tout : Hervé revenait et Mathurin s'est vengé en chrétien, en frère... Elle pose ses lèvres sur le front pâle du mort ; puis, par une chaste réserve, sur la main de Mathurin, son fiancé, certes !...

Les paupières du jeune homme battent faiblement, ses yeux mourants s'attachent sur la jeune fille et il s'éteint, emportant le dernier sourire de Marie-Anne.

— Mes enfants, dit alors le recteur, il faut bénir Dieu qui a permis cette sublime réconciliation ; profitons de l'exemple, il est beau de se venger ainsi.

On apporte des civières, les jeunes gens y sont placés, et, à la lueur des torches, le convoi s'achemine vers la maison du garde où a lieu la triste veillée.

Le lendemain, lorsque, du bâtiment resté en rade de Vannes, le capitaine, inquiet, vint réclamer son matelot, on lui montra les deux cadavres.

— Ah ! dit le marin profondément ému, s'il m'avait écouté ! Pauvre Hervé ! je perds en lui le meilleur de mes hommes, et il m'avait tant parlé de son frère, que je venais l'engager aussi...

En longeant les côtes de Bretagne, un jour de douce brise, si vous apercevez, taillée dans le rocher, une simple croix que le flux a noircie en la polissant, surtout si vous avez des ennemis, rappelez-vous la vengeance du Breton.